

Knight, David B., ed. (1985) *Our Geographic Mosaic*. Ottawa, Carleton University Press, 217 p.

Ludger Beauregard

Volume 31, numéro 82, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021858ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021858ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beauregard, L. (1987). Compte rendu de [Knight, David B., ed. (1985) *Our Geographic Mosaic*. Ottawa, Carleton University Press, 217 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 31(82), 103–104. <https://doi.org/10.7202/021858ar>

Le texte suivant, fort bref, porte sur le concept de marginalité et sa pertinence géographique. Il aborde rapidement l'approche de l'inégalité spatiale, les approches sociales et l'émergence d'une épistémologie de la marginalité qui semble ouvrir des perspectives de recherche intéressantes.

Le recueil s'achève sur un texte consacré à la géographie des représentations et à son application au paysage urbain. L'auteur rappelle d'abord brièvement les objectifs de la géographie des représentations : « analyser la manière dont le vécu de l'homme contribue à façonner ses images mentales et comment celles-ci influencent ses pratiques socio-spatiales, pratiques qui à leur tour vont modifier son vécu ». L'étude des représentations de l'espace urbain s'avère particulièrement complexe. L'auteur présente des méthodes exploratoires et propose quelques instruments d'analyse en précisant les limites d'une telle approche.

L'ouvrage ne comprend pas de conclusion générale. On en est réduit à se référer au concept unificateur du bien-être cité dans l'introduction. Il nous apparaît que ce fil conducteur est finalement assez ténu, ce qui ne diminue en rien l'intérêt de ce volume. En terminant, signalons que l'édition est modeste et que la typographie, curieusement espacée, compte quelques coquilles.

Léon PLOEGAERTS
Département de géographie
Université d'Ottawa

KNIGHT, David B., ed. (1985) *Our Geographic Mosaic*. Ottawa, Carleton University Press, 217 p.

Ce volume est le résultat d'une initiative départementale à l'occasion de la retraite de Gordon C. Merrill de l'Université Carleton. Il compte 16 contributions que D. Knight regroupe sous quatre rubriques : philosophie et théorie, schémas et processus, recherche d'explication, valeurs et changement. La seconde, de loin la plus intéressante, comprend six articles variés allant de la prévision des crues de la rivière Rideau aux facteurs de changement dans l'agriculture canadienne. Il s'agit de la rubrique la plus étoffée — suivie d'assez près de celle qui porte sur les valeurs —, où l'on passe du tourisme de plein air à l'aménagement des rues principales et aux pipelines en zone de pergélisol. La variété des contributions reste impressionnante bien que leur portée soit inégale.

Après avoir souligné les principaux traits de la carrière de Merrill, David B. Knight présente le contenu de l'ouvrage collectif dans une introduction remarquable. Il débute par quelques réflexions générales sur la géographie et sa récente évolution, puis rappelle brièvement les principaux apports des professeurs du département dans le domaine de la recherche. Knight poursuit la présentation des contributions tout en essayant de les situer dans le contexte général de la recherche. Nous insistons ici sur quelques-unes seulement et, notamment, sur celles qui touchent le Canada. Michael Ray se penche de nouveau sur les régions canadiennes en privilégiant une approche systémique. La forme, dit-il, exprime le processus à tel point qu'un schéma de type centre-périphérie suggère un processus d'interaction de même type. Centre et périphérie sont interdépendants et non pas nécessairement dans un rapport de dépendance. À partir de l'exemple du cœur industriel du Canada, l'axe Windsor — Québec, Ray démontre que les régions canadiennes sont organisées dans un ensemble hiérarchique de « heartlands et hinterlands ».

Fox examine les changements survenus dans l'espace agricole du Canada depuis trente ans en termes de superficie, de répartition spatiale, d'utilisation du sol, de production et de gestion. Il relève en particulier la forte diminution du nombre de fermes, mais en même temps l'agrandissement considérable de la ferme moyenne. Il souligne l'abandon des terres à la périphérie du domaine agricole à l'est, au nord et à l'ouest, alors qu'au centre on observe une mise en valeur

beaucoup plus intensive. L'auteur attribue ces ajustements aux forces économiques parfois amplifiées par des politiques gouvernementales. Deux articles portent sur l'Ontario. L'un aborde la mortalité infantile de 1940 à 1981 sur une base géographique comparative. L'autre étudie la géographie sociale du comté d'Essex en 1851-1852 et insiste sur les facteurs ethniques et socio-culturels du peuplement et du développement. Quatre contributions traitent de géographie physique. D'autres sont de portée générale comme celle de David Knight sur les minorités et l'autodétermination. Bref, pour reprendre un élément de son titre, ce volume est une mosaïque.

Ludger BEAUREGARD
Département de géographie
Université de Montréal

BERQUE, Augustin (1986) *Le sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature*. Paris, Gallimard, 314 p.

Cet ouvrage d'Augustin Berque est remarquable à tous points de vue. Mais il n'est pas facile de le résumer. L'auteur fournit un exposé savant, rempli de sensibilité et d'empathie et non exempt d'humour, sur la façon dont les Japonais conçoivent et vivent leur milieu naturel. Or, ce sujet est extrêmement complexe. S'appuyant sur les écrits de nombreux auteurs japonais, Berque montre comment la codification des processus naturels a atteint dans la littérature japonaise, depuis les temps anciens, un degré de formalisation extrême à travers des pratiques comme la classification des phénomènes naturels (pluie, brouillard, etc.), la définition de paysages célèbres et les « mots de saison ». Il souligne l'importance de la nature dans la religion, les arts et les pratiques ascétiques, nature modifiée par l'action des humains et dont les éléments peuvent être transposés de leur endroit originel à des lieux construits : c'est le cas des jardins, ces paysages « plus vrais que nature » élaborés à partir d'objets et de processus naturels transportés ou reproduits dans un site nouveau. L'auteur illustre ainsi la relation toujours présente entre ce qu'il appelle l'aspect « topique » des paysages, c'est-à-dire leur singularité, et la dimension « chorétique », c'est-à-dire la transposition d'un endroit à un autre de schèmes formalisés par la pensée et la volonté de domestiquer le milieu, de reproduire les paysages. Au Japon, ce second aspect serait particulièrement poussé.

Mais Berque ne s'en tient pas là. Le traitement du sujet l'amène à examiner la culture japonaise dans son entier, ou plutôt les lignes directrices ou les principes sous-jacents aux différentes manifestations de la culture au Japon. Il aborde la religion japonaise, sorte d'animisme polythéiste et naturaliste. Il analyse aussi la société japonaise, c'est-à-dire la façon dont les relations sociales s'organisent et se vivent au Japon. Il montre comment, dans les relations sociales comme dans le rapport à la nature, les Japonais insistent sur l'interrelation entre les éléments (dans un cas, la nature et la culture, dans l'autre, les personnes) plutôt que sur leur essence intrinsèque. La culture japonaise se situerait ainsi d'emblée dans la relation et dans le lieu de cette relation, en un mot dans le « milieu ». Mais ce parti pris pour l'interrelation, du moins dans le Japon traditionnel, n'aurait pas résulté dans la négation des particularités des éléments mis en rapport. Au contraire, la vision « mésologique » caractéristique de la culture japonaise, tout en affirmant l'impossibilité de l'existence des éléments à l'extérieur du milieu et de la relation, ne postule jamais leur unité totale. Les termes en présence sont dans une tension dynamique, chacun conditionnant l'autre, se transposant même à l'occasion l'un dans l'autre, mais conservant au fond une identité propre. Cette identité, toutefois, n'est pas conçue comme procédant d'une essence autonome : la réalité fondamentale n'est pas dans la nature des termes mais dans leur relation. De là l'importance du contexte, dans tous les domaines de la culture japonaise. Cette importance apparaît peut-être le plus clairement dans la non-utilisation du sujet dans la langue japonaise : c'est le contexte qui définit le sens de la phrase. La culture japonaise peut donc être définie comme culture du « milieu » (qu'il s'agisse du milieu physique en tant que rencontre de la nature et de la culture ou du milieu social), comme culture de la « médiance » (p. 165).